

# Dickens

## Contes de Noël

Préface de Dominique Barbéris



folio  
classique

Alain,

« LES CONTES DE NOËL »

Je suis entré dans les *Christmas* et je n'en puis sortir, attendu que de là je dois découvrir tout Dickens. Dickens s'ordonne naturellement à partir du réel des *Contes*, qui heureusement est assez grand pour contenir la ville et le fleuve, les ponts et les maisons, enfin tout le peuple qui va en sortir. Il me semble que l'imagination de Dickens fonctionne au contact de la perception, et c'est précisément pourquoi il va du fantastique au réel. Une imagination moyenne procède par associations ; une grande, par constructions, c'est-à-dire application aux données d'un plan tyrannique. Il est clair, par les *Contes de Noël*, que l'imagination de Dickens formait naturellement de tels produits, et c'est quand cette puissance se montre qu'il faut la saisir.

Qu'est-ce qu'un *Conte de Noël*? J'ai sur Noël une idée trop lourde, et que Dickens ne peut porter. Toujours est-il qu'il y a une saison Noël, par la neige et par les lumières. L'homme est alors de Noël (comme il est!) c'est-à-dire perdu dans la nuit et dans le froid. Dans la nuit, les choses ne nous soutiennent pas, on ne peut former que des contes. Première raison

\* Alain, *En lisant Dickens*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1945, p. 87-95.

d'écrire, et d'écri  
Conte de Noël. C  
blanche que c'est  
les romans de  
jours une sorte  
le voit par la  
informe et fait  
monde Dicken  
que *Contes de*  
naturel n'y ma  
cimetière. C'e  
ville, c'est tou  
par le rêve, et  
le réel a cet  
la couleur D  
maison et la  
cela fait une  
sion aux ch  
après l'auter  
Le surnat  
être qui em  
en vérité u  
l'esprit qui  
de Scrooge  
l'Esprit le s  
qui s'y fait  
par le sec  
la fête av  
port les f  
style. C'e  
des enfa  
Scrooge  
hommes  
Et en e  
lancé da

d'écrire, et d'écrire des contes. Et tel est le fond d'un *Conte de Noël*. On pourrait avancer avec vraisemblance que c'est le *Conte de Noël* qui a produit tous les romans de Dickens. La préparation en est toujours une sorte de chaos. Quand cela commence on le voit par la neige, par le vent, par une nature informe et faite de brouillard; c'est alors que le monde Dickens se montre. Ce ne sont absolument que *Contes de Noël*! Contes sur contes. Jamais le surnaturel n'y manque, et c'est toujours Noël, le froid, le cimetière. C'est toujours le voyage, la campagne et la ville, c'est toujours un réel né d'un rêve, et continué par le rêve, et multiplié par le voyage. D'où vient que le réel a cet aspect de vision ou de souvenir qui est la couleur Dickens. Le surnaturel a fondu entre la maison et la rue; on le sent plutôt qu'on ne le voit; cela fait une bordure de fantastique qui donne expression aux choses les plus simples. C'est le lecteur, après l'auteur, qui porte le rêve et il le sait.

Le surnaturel de Dickens consiste en l'Esprit, cet être qui emporte l'homme au-dessus du monde. C'est en vérité une magnifique métaphore, car c'est bien l'esprit qui imagine. D'après cela j'ai relu l'histoire de Scrooge, cet avare qui devient par la volonté de l'Esprit le spectateur de la fête humaine et du courage qui s'y fait voir. Cette création s'opère, dans Dickens, par le secours de l'Esprit, symbole sublime, ravivant la fête avec les étincelles de sa torche. Sous ce rapport les formules abondent et sont toutes de grand style. C'est ainsi que l'Esprit fait voir, autour de lui, des enfants très animés. «Qu'est-ce donc», dit Scrooge? L'Esprit répond: «Ce sont les enfants des hommes; dès qu'ils souffrent, ils invoquent l'Esprit.» Et en effet, qui invoqueraient-ils? Me voilà ainsi lancé dans Dickens, et entraîné par l'Esprit créateur,

*Veni creator!*... Tenons-nous bien, et franchissons les espaces. Car refaire Dickens, c'est la même chose que refaire l'humanité, que faire la paix. Au reste, jamais on n'a vu un romancier montrer ainsi ses ressorts. Mais c'est aussi qu'il a puissance, et qu'il exerce puissance.

Ce génie de *Christmas*, c'est le génie des familles anglaises. On ne demandait à Dickens que des *Contes de Noël*, c'est-à-dire un Esprit pour parcourir la terre et un diable pour dessiner l'Esprit. On sait que *Le Magasin d'antiquités* fut d'abord un *Conte de Noël* de la suite de Master Humphrey, et le seul qui ait réussi. Aussi Dickens n'a pas eu à choisir. Il a tracé son *Conte de Noël*, ce sinistre voyage de l'ange et du vieil homme, véritable purgatoire de la ville à la campagne, de la corruption à la pureté. Il n'y manque point le diable grimaçant, Quilp, le célèbre nain, qui corrompt par la grimace, une des plus fantastiques figures du romancier, exemple d'une fiction qui borne le réel et lui donne contour. Dickens, dont l'imagination est si bien appuyée sur les choses, pense donc à Noël, et il fait aussitôt ce qu'il sait si bien faire; il crée une atmosphère. Comment? Simple-ment en se tenant tout près des perceptions de Noël, les plus vulgaires et les mieux ordonnées, qui sont dindes, puddings et choses de ce genre, si bien rangées dans les étalages. Lui ne se lasse point de décrire des choses si simples et si communes; il se sert de la qualité, mais encore bien mieux de la quantité. Ce procédé continué finit par évoquer toute la fête, et toutes les âmes et toutes les pensées. Il n'y a pas ici de recherches; simplement énumération et entassement. C'est le réel qui porte l'imaginaire. Oui; ces rideaux de lit, et ces anneaux tirés, ce sont des anneaux bien réels; aussi le spectre est-il effrayant

réalité, par cette  
anneaux. Ainsi est  
même Scroo  
comme un artis  
Même méthode  
son des cloches  
une sorte de musi  
d du tableau,  
s'élèvent jusqu'à  
les hommes. Vo  
attaque le mond  
sont de prodigi  
tout l'être. Ce  
cloches. L'auter  
simple; il rom  
On peut suivre  
de Dickens ne  
gigantesques  
dessine la pet  
sans quelques  
sence de Quil  
mort, très ter  
quantes, mais  
de Dickens  
Certainemen  
montées. Ce  
c'est en pou  
l'existence,  
abrite ses pe  
que le réel  
rence abso  
tement étal  
Le génie  
sur ce  
d

de réalité, par cette main qui tire réellement de réels anneaux. Ainsi est créé un puissant climat qui soulève même Scrooge l'avare. Je vois très bien, ici, comment un artiste trouve des idées.

Même méthode dans un autre conte, *Carillons*. Le son des cloches y est décrit infatigablement. C'est une sorte de musique marquée de nécessité. Tel est le fond du tableau, et peu à peu les discours de Trotty s'élèvent jusqu'aux vagues du son et planent sur les hommes. Voilà par où l'imagination de Dickens attaque le monde et finit par le rompre. Ces fictions sont de prodigieuses perceptions, qui envahissent tout l'être. Ce n'est plus que dindes, puddings et cloches. L'auteur ne se lasse point de son procédé si simple ; il rompt l'univers à coups de perceptions. On peut suivre cette idée et se rappeler que l'univers de Dickens ne prend réalité qu'au conflit avec de gigantesques fictions, comme Quilp, ce monstre, dessine la petite Mme Quilp et sa belle-mère, non sans quelques traits véritables, le bonheur en l'absence de Quilp, le penchant à le considérer comme mort, très tendrement... Ces articulations sont choquantes, mais je veux rendre compte de la puissance de Dickens qui dépasse toute puissance littéraire. Certainement ses énormes caricatures sont ainsi montées. Ce sont des perceptions non atténuées ; et c'est en poussant devant lui des monstres pris dans l'existence, que Dickens fait sonner l'existence et y abrite ses personnages. Il faut savoir et ne pas oublier que le réel des choses humaines n'est qu'une apparence absolument trompeuse ; de là des erreurs fortement établies sur l'homme, la femme et le bonheur. Le génie observateur doit d'abord détruire cette surface, ces reflets trompeurs ; alors paraît la vérité de l'homme ; alors seulement. Dans les *Contes de*

Noël, je vois que Dickens substitue au monde incohérent un monde de visions cohérent et plein. Je dis bien de visions, car ces étalages de nourriture sont des visions, et parfaitement rangées. Et voilà des pensées pour Noël ; on n'en conçoit pas d'autres. C'est ainsi que l'imaginaire bien tendu vient toucher le réel et lui donner consistance. Quant aux caractères, cela est moins clair, mais non moins vraisemblable, car il y a une partie cohérente du caractère qui soutient l'homme, et, comme je dirai plus d'une fois, ce sont des caractères jurés. Sans ces fictions, je ne vois pas comment les caractères pourraient tenir. Aussi sont-ils jurés, et cela fait des bonshommes très consistants qu'on est bien aise de reconnaître et de lier à eux-mêmes.

*Carillons* est là-dessus tout à fait clair ; on y est témoin du travail de l'artiste. La volée des cloches ne cesse de porter les fictions, tout à fait fantastiques, qui font le bonheur de Trotty. Ces fictions n'auraient point de lieu sans ces cloches qui effacent le monde et fournissent justement un fond riche pour les fictions. En sorte que Dickens, en ce *Conte de Noël*, écrit une sorte de réflexion sur la fiction. Il faut partir de là pour expliquer ce génie créateur. Jamais vous ne le voyez décrire, mais plutôt il fait naître du chaos tous ses personnages. Ce chaos est la substance de Dickens. Comme Dieu, Dickens a besoin du chaos, et il le fait ! Les personnages y étaient ; on les découvre. Par exemple, dans *La Petite Dorrit*, il n'y a point de première fois où l'on voit Merdle. Il paraît à nos yeux attentifs ; il naît du chaos, il y était caché. De même la ville n'est pas décrite ; on y est ; elle entoure l'Esprit et Scrooge. Elle se forme autour d'eux. Il n'y a pas une de ces pages qui ne ressemble au demi-rêve d'un malade. Le monde est puéril ; il n'arrive pas à

être, sinon par  
est comme le ré  
On ne se trou  
un roman de I  
Conte de Noël de  
en ceci que tou  
où se dessinen  
l'on reconnaît  
ponts, et la pr  
mencement ét  
chaque perso  
C'est ce qu'o  
dans *Olivier T*  
merveilleuser  
Même dans l  
reconnait enc  
Noël ; ce car  
fération rem  
toujours pe  
place. L'ima  
jours du cha  
c'est pourq  
discute pas  
est. Il en ré  
cette imme  
donné ; tou  
tout perso  
côtés. D'où  
abuse auss  
placé par  
ne vois qu  
comme ce  
tutions in  
ont exerc  
la grande

être, sinon par l'aveuglante vérité d'un monstre qui est comme le révélateur de ce monde gris et noir.

On ne se tromperait pas beaucoup en considérant un roman de Dickens supposé inconnu, comme un *Conte de Noël* développé. Ce caractère consiste d'abord en ceci que tout commence par une sorte de fumée où se dessinent des formes et des personnages, et où l'on reconnaît bientôt Londres, ses tours et ses ponts, et la prodigieuse foule qui s'y écoule. Le commencement étant tel, tout marche avec l'ensemble et chaque personnage habite un morceau de fumée. C'est ce qu'on voit très bien dans *Barnabé Rudge*, dans *Olivier Twist*, et surtout dans *L'Ami commun* si merveilleusement construit de l'ensemble au détail. Même dans le *Magasin*, comme je l'ai déjà dit, on reconnaît encore la couleur et le dessin des *Contes de Noël*; ce caractère ne suffit pas; il y a aussi la prolifération remarquable des couloirs et des escaliers, toujours peuplés de personnages éternels à leur place. L'imagination de Dickens, en somme, va toujours du chaos à l'existence, comme la création, et c'est pourquoi l'on y est si bien pris; cela ne se discute pas plus que le monde; on le prend comme il est. Il en résulte que le personnage est perdu dans cette immensité, et disposé à se sentir faible et abandonné; tout personnage est enfant dans Dickens; tout personnage a peur de ce qui va surgir à ses côtés. D'où une crédulité intrépide dont le conteur abuse aussitôt. Le monde dit réel est dissous et remplacé par le monde véritable qui est effrayant; je ne vois que les hommes de loi qui s'en arrangent; comme ce notaire de *Bleak House*, qui loue les institutions impossibles par cette belle raison qu'elles ont exercé merveilleusement de bonnes têtes, d'où la grande Angleterre. Et à ce point on commence à

croire que c'est vrai et que les Anglais sont remarquables et invincibles par cette opinion même d'une Angleterre invincible. Il est clair que la vie en Angleterre repose sur cette admirable confiance, ce qui est le fond de l'esprit pickwickien et ce qui explique le prodigieux succès de *Pickwick*, qui est l'Angleterre même, agissant avec une incroyable légèreté et se tirant de tous les dangers par une simplicité étonnante.

Tel est, il me semble, le fond des *Contes de Noël* qui sont absolument anglais et apportent à tout Anglais la certitude qu'il est bon d'être Anglais. Les romans ne sont que des variations sur ce thème, que la fête Christmas rappelle et ravive; et tout le mérite d'un Christmas est de varier sur ce thème sans le changer. En somme il est né quelque chose de national, pour l'ébahissement des peuplades sauvages, qui se colonisent instantanément. Il serait injuste de ne pas citer ici le monde Fielding, qui est bien anglais de cette même flegmatique façon. L'esprit va de soi, quand on occupe cette position insulaire ou supérieure. Voltaire a eu cet esprit parce qu'il s'était ainsi isolé, refusant les superstitions des peuplades sauvages. Le XVIII<sup>e</sup> français découvrit ainsi l'Angleterre, et fit alors sa Révolution, exécration à tout Anglais, attendu qu'on est sans excuse de se révolter contre un ordre qui ne tient que par un refus de révolte et une reconnaissance de l'Esprit comme puissance. Nous revenons à l'Esprit de Scrooge qui est l'Esprit même de Noël. Ne demandez pas à un Anglais pourquoi il faut fêter Noël, car il vous colonisera aussitôt. Quelquefois j'ai vu que les contes et romans de Dickens tous ensemble sauvaient l'humanité et, sur le point des plus grands malheurs, fondaient l'immobilité, principe de tous les sports et de tous les

records;  
bien box  
l'autre s  
Jutland.)  
Et comm  
le secre  
n'est pas

records ; pour bien conduire, soyez immobile ; pour bien boxer de même et attendez si longtemps que l'autre se voie à jamais vaincu. (Cf. la bataille de Jutland.) Faites-vous donc Anglais si vous ne l'êtes. Et commencez par lire Dickens, qui vous enseignera le secret de l'anglais tel qu'on le parle, chose qui n'est pas dans les grammaires.